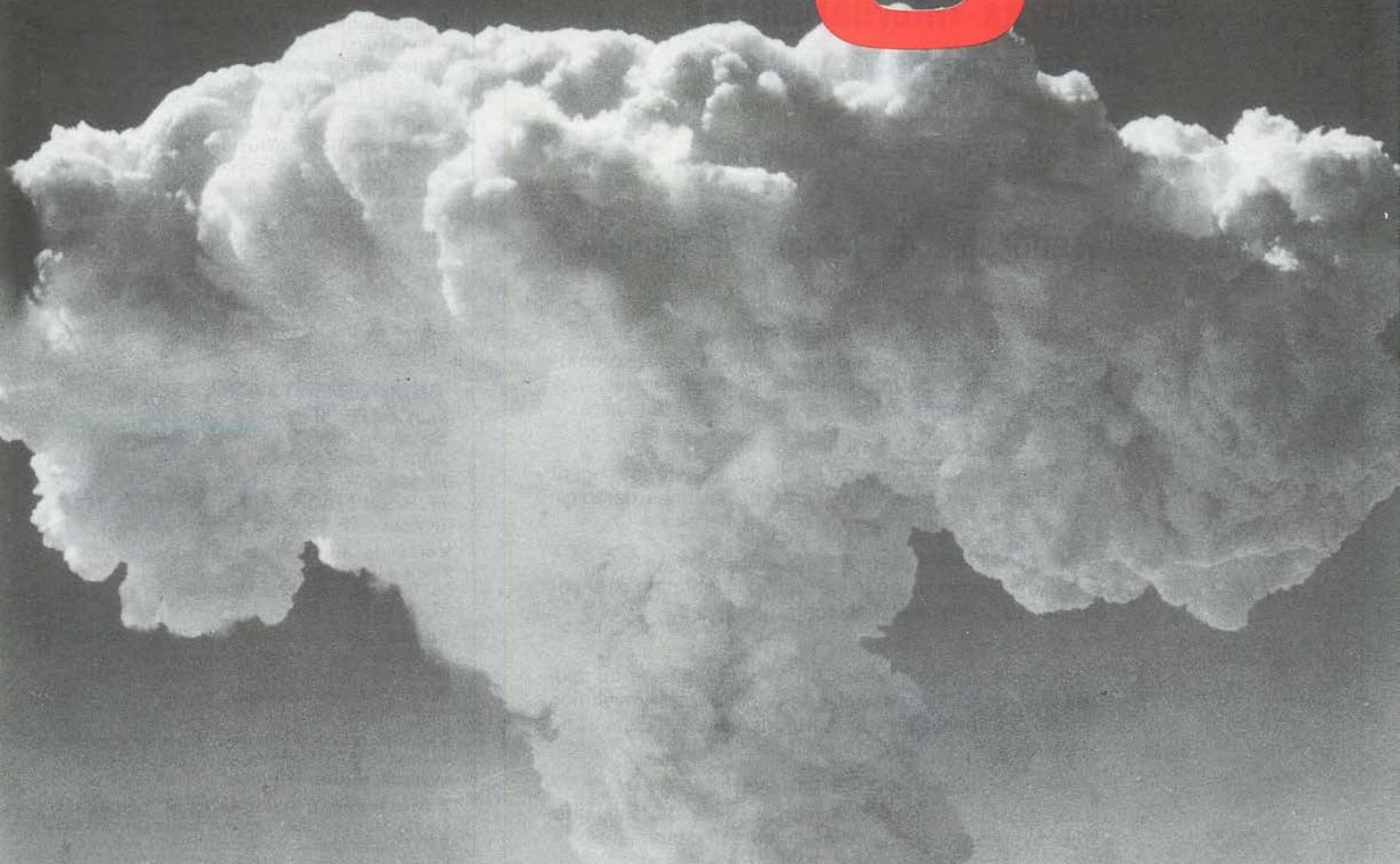


TRIBUNE DE GAUX

changer



MENACE D'EXTINCTION ET CHOIX INDIVIDUELS

la coopération, une donnée biologique

Caux, 9 juillet - 28 août 1983

Rencontres internationales du Réarmement moral

Programme préliminaire

Qui se sent responsable du monde de demain ?

- 9-18 juillet *Europe que fais-tu de ta destinée ?*
Les racines spirituelles de l'Europe. Minorités et communautés étrangères. Les relations intereuropéennes. Les peuples d'Europe au service des autres continents.
- 25 juillet-2 août *La famille : cap sur l'avenir*
La famille : victime passive de la société ou agent transformateur ? Les ingrédients de relations durables. Elever des parents. Les parents et l'école.
- 5-12 août *Les Amériques et l'Europe*
Les changements qu'exige une collaboration authentique. La recherche d'objectifs communs.
- 15-22 août *L'Afrique*
Rencontre animée par des Africains du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, qui font appel à une « révolution morale et spirituelle, comme fondement de l'unité et du progrès ».
- 23-28 août *Une saine économie : quels préalables ?*
Une session destinée aux représentants de l'industrie, des syndicats, de la vie politique et économique.

Renseignements et inscriptions : Secrétariat des conférences.
Réarmement moral.
1824 Caux (Suisse). Tél. (021) 61.42.41.

DERNIER RAPPEL

Nos lecteurs peuvent encore commander

LA COLLECTION RELIÉE DE « CHANGER » 1982

Les douze numéros de l'année écoulée sous une présentation solide et élégante.
Voir nos adresses ci-contre.
FF. 70 + port, Fr.s. 20.- + port. Paiement à la réception de la facture.

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavanne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24.-.

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17.-.

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27.-. Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30.-. Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15.- ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Pologne : un regard sur l'histoire

« Le peuple polonais a été le chevalier de la civilisation en Europe. » C'est à Victor Hugo que l'on doit cet éloge et c'est devant la Chambre des Pairs, à Paris, qu'il l'a prononcé, en 1846.

Déjà à cette époque, et ce n'était pas la première fois, le peuple polonais forçait l'admiration des Européens épris de liberté et de justice.

Il est bon de voir les événements actuels dans la perspective de l'histoire de la Pologne. C'est ce qu'a fait récemment à Caux, devant un public attentif, un artiste polonais établi en Suisse, le sculpteur Zygmunt Stankiewicz.

De dynastie en dynastie, de partage en partage, de bataille en bataille, a rappelé

M. Stankiewicz, le peuple polonais a su non seulement préserver son entité nationale, mais aussi susciter un constant renouveau spirituel et idéologique. Ainsi la Pologne fut-elle la première monarchie européenne dont les rois limitèrent d'eux-mêmes leur pouvoir absolu, la première nation européenne à se doter d'une constitution écrite (en 1791). Ainsi ses victoires militaires ne furent-elles pas des victoires de conquête, mais au contraire le coup d'arrêt porté à des envahisseurs menaçants : Mongols à la bataille de Legnica en 1241 ; Chevaliers de l'Ordre Teutonique à Tannenberg en 1420 ; armée rouge en 1920 au bord de la Vistule. Ce qui

fait dire à M. Stankiewicz qu'en de nombreuses périodes de son histoire la Pologne a été le rempart oriental de la civilisation chrétienne.

Cela ne l'a pas empêchée, à plusieurs reprises, d'être envahie, piétinée, démantelée, de voir ses élites massacrées, ou germanisées ou russifiées... pour toujours renaître de ses cendres.

Ardent apologue de sa patrie, M. Stankiewicz n'a peut-être pas su porter un regard critique sur son histoire ni expliquer les causes intérieures des malheurs qui se sont abattus

sur elle au cours des siècles. Son appel à l'occident, néanmoins, doit nous faire réfléchir :

« Le renouveau de *Solidarité*, a-t-il dit, plonge ses racines dans la tradition millénaire de l'histoire, si créatrice, de la Pologne. Il serait infiniment dommage que les pays européens, aujourd'hui comme naguère, ne prennent pas conscience du cadeau que leur fait la Pologne avec *Solidarité*. L'occident devrait s'engager lui-même sur la voie du renouveau, susciter ses propres Walesa et participer au renouveau de la société humaine. »

Violence et dialogue

Les violences qui ont éclaté en Nouvelle-Calédonie comme les événements de Corse représentent un défi non seulement pour le gouvernement français mais pour la communauté nationale tout entière.

Il faut sans conteste réagir avec fermeté contre ce qui s'apparente au terrorisme, mais garder aussi souplesse et ouverture d'esprit dans le dialogue avec les différentes sensibilités. On ne peut s'étonner, à notre époque, de voir dans tous les pays se développer le particularisme des minorités ethniques ou culturelles comme de tous ceux qui se sentent, à tort ou à raison, quelque peu différents de la masse. Le tissu national peut alors soit se déchirer soit s'enrichir de sa diversité. Il s'enrichira si nous savons comprendre le dialogue dans l'esprit qui a

présidé à un récent colloque sur le Pays-de-Galles — une situation sans doute moins aiguë, mais dont l'importance pour la Grande-Bretagne ne doit pas être sous-estimée. Inaugurant la rencontre qui avait lieu à Bangor, ville universitaire dans le nord du Pays-de-Galles, sous les auspices du Réarmement moral, un dignitaire de l'Eglise anglicane a défini ainsi les conditions du dialogue : « Premièrement, être prêt à écouter intensément pour déceler, au delà de ce qui est dit, les choses qui brûlent la langue ; deuxièmement, être prêt à ce qu'au bout du compte vos propres idées soient modifiées ; troisièmement, désirer trouver des zones de consensus à partir desquelles un plus grand champ d'accord peut apparaître. »

Méridien

À TRAVERS CHAMPS

« J'oublie tout... »

Appelons-la, si vous voulez bien, Marie. Elle travaille tous les matins aux tâches ménagères d'une grande ferme. L'après-midi, à la petite ville voisine, elle fait partie d'un service organisé d'aide à domicile aux vieilles gens que leurs infirmités empêchent d'entretenir leur logement et de faire seuls leurs courses.

Dernièrement, Marie a été envoyée secourir un vieil artisan veuf, vivant dans une maison délabrée. Le bonhomme, lui a-t-on dit de tous côtés, n'est qu'un ivrogne au caractère impossible... Mais Marie s'était dit, avant de se mettre en route : « J'oublie tout ce qu'on me raconte sur lui... Je le traiterai comme mon père. »

Le premier jour, elle lui a d'abord proposé de faire le ménage. Et comme il n'avait pas dit non, en deux heures le balai et la serpillière avaient rendu le taudis presque habitable...

Le lendemain elle lui a dit : « Voulez-vous que je range vos bouteilles vides ? Ce sera plus commode pour vous... » Le jour suivant : « Et si je vous lavais votre couvre-lit (sur lequel les deux chiens couchent) ? » Un jour après l'autre, chaque nouvelle proposition acceptée transforme peu à peu la bauge en maison.

Le vieux forgeron qui buvait pour oublier la mort de sa femme, son métier disparu avec le chant du marteau sur l'enclume, le voilà qui retrouve une fille et qui commence à reprendre un peu de goût à la vie...

Philippe Schweisguth

Dans ce numéro

- Le surarmement de notre planète, qui menace notre existence même, va peut-être forcer l'humanité à tenir davantage compte d'une réalité biologique sous-estimée : nous sommes faits pour coopérer. Une réflexion stimulante du docteur Paul Campbell (PAGE 4).
- Au milieu du Liban en flammes, un diplomate courageux paiera de sa vie ses efforts de conciliation. Un portrait de l'ambassadeur Louis Delamare (PAGE 6).
- Lettre à de jeunes époux : suite de notre réflexion sur le mariage (PAGE 8).

A UNE époque où l'apparition de chaque arme nouvelle est ressentie comme une déclaration d'intentions, l'accélération de la course aux armements en est à un point où la famille humaine tout entière est prise de peur. Une peur alimentée par ce que les imaginations ont retenu d'Hiroshima et de Nagasaki, en fait la peur du vide qui suivrait l'extinction de notre race.

La caractéristique ultime de l'ère nucléaire, c'est la vulnérabilité. Or les hommes ne se sentent en sécurité que lorsque l'environnement n'est pas menaçant. Une « meilleure » bombe, par contre, loin d'augmenter leur sentiment de sécurité, aggrave leur sentiment de vulnérabilité.

Il n'y a pas de parade technologique à la course aux armements. Même si les nations démontaient d'ici à demain matin la totalité des bombes atomiques stockées à la surface de la terre, notre peur ne disparaîtrait pas. Car les matières premières, les connaissances scientifiques et les compétences techniques seraient toujours là. A la moindre menace de guerre, la bombe serait de nouveau fabriquée.

Le remède à notre peur réside ailleurs que dans les manifestations et les campagnes contre la bombe.

Nous aurons payé fort cher, moralement, spirituellement et psychologiquement, la maîtrise de l'atome. Notre qualité de vie en souffre. Nous éprouvons un sentiment de rage impuissante à l'idée qu'un ou deux pays disposent du pouvoir d'anéantir la vie sur toute la planète. Le cynisme et le défaitisme s'installent. La volonté de se consacrer à des objectifs à long terme se émousse. Nous ne pensons plus qu'au profit à court terme, aux plaisirs immédiats. Nous nous fixons sur des activités satisfaisantes en soi comme l'art, le théâtre, la danse. Nous nous évadons par la drogue et la boisson. Nous fuyons le monde en nous noyant dans les rythmes de la musique populaire.

Face à la réalité nucléaire, les jeunes sont désemparés, inquiets de la fragilité de la vie. Plus rien ne mérite que l'on fasse des efforts. On se contente de protester contre la génération responsable de cette situation. Comme l'a dit l'un d'entre eux : « Personne ne devrait s'arroger le droit de

MENACE D'EXTINCTION

La coopération, une donnée biologique

décider si une génération entière parviendra ou non à l'âge adulte. »

Car ce sont les jeunes qui ont le plus à perdre, d'où la haine qu'ils ressentent. Mise au service de la guerre, la technologie risque de les empêcher de vivre, de travailler, de fonder un foyer, d'élever des enfants et ceci au moment même où ils éprouvent le besoin de forger leur identité, de s'investir dans l'avenir. L'espoir se dégrade, l'initiative et la recherche d'efficacité sont comme sabotées.

Une base nouvelle pour la détente

Il est un problème politique qui domine l'ère nucléaire : celui des rapports entre l'Union soviétique et les Etats-Unis. Si la détente a fait long feu, c'est peut-être parce qu'elle ne concernait qu'une étroite base technologique, qu'elle ne couvrait pas le vaste terrain de ce qui fait les rapports entre nations. De toute façon, même si la base de la détente avait été plus large, elle n'aurait pas réussi sans une révolution des mentalités et des modes de vie. Déjà Einstein avait averti ses contemporains qu'ils devaient, pour garder le contrôle de leur destin, changer radicalement leurs schémas de pensée.

Le Dieu de la technologie, c'est l'efficacité. Dès qu'une bombe est construite, il faut en faire une meilleure qui touche plus près du but. Qu'importe si elle peut dévaster la terre entière, ce sont les moyens qui comptent, pas les fins. Ce qui n'empêche pas nos gouvernements, à l'est comme à l'ouest, d'être totalement dépourvus d'idées pour faire face à la crise... sinon d'accélérer le développement technologique.

Le besoin le plus urgent ne serait-il pas de trouver de nouvelles idées ?

Les jeunes ont avant tout besoin de voir les adultes s'attaquer avec détermination à l'établissement de relations solides avec

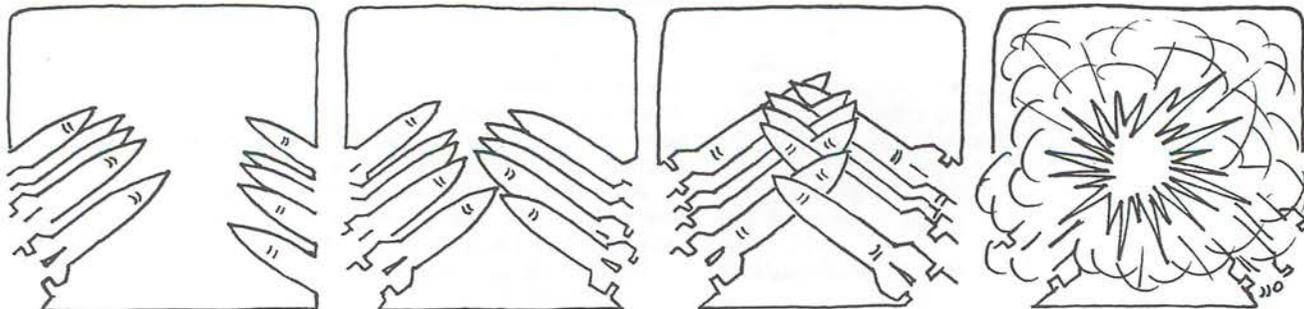
leurs ennemis potentiels, alors qu'en réalité nous avons plutôt tendance à attribuer à notre ennemi, potentiel ou réel, toutes les caractéristiques que nous méprisons le plus.

En 1966, à la veille du voyage en Chine du président Nixon, un sondage avait révélé que l'Américain moyen considérait les Chinois comme des gens rusés, perfides et assoiffés de guerre. Au lendemain du voyage présidentiel, l'opinion que les gens se faisaient des Chinois avait soudain changé : ceux-ci étaient devenus comme eux : travailleurs, intelligents, artistes, ouverts au progrès, pratiques.

Dans son livre *Doonesbury*, l'écrivain Gary Trudeau rapporte la conversation suivante entre un prisonnier américain et son geôlier vietnamien. Ce dernier reçoit une lettre. « De qui est-elle ? demande l'Américain. — De ma mère. » Surprise du prisonnier : « Je ne savais pas que les communistes avaient des mères ! »

L'opinion qu'ont les Occidentaux des Russes et les Russes des Occidentaux est faite de préjugés plus que de réelle compréhension. Là-bas, on n'oublie pas que c'est nous qui avons largué sur une ville la première bombe A de l'histoire. Et le fait que nous l'avons fait pour empêcher les Russes de s'engager dans la guerre du Pacifique par peur de leurs éventuelles revendications territoriales est bien présent à l'esprit des Japonais. Les Occidentaux, eux, ne cessent de voir les Russes à la lumière de leur intervention en Afghanistan, des événements de Pologne, du mur de Berlin, du non-respect des droits de l'homme.

La situation est à la fois désespérée et porteuse d'espoir. La puissance nucléaire a réduit les possibilités de recourir à la guerre pour résoudre les conflits internationaux. Mais une institution devenue inutile a tendance à se scléroser et à disparaître. « C'est un principe général que les hommes résolvent par la violence les



ET CHOIX INDIVIDUELS

par le docteur Paul Campbell

conflits d'intérêts qui les opposent», a écrit un jour Freud à Einstein. Cela était peut-être vrai à l'époque pré-nucléaire, mais aujourd'hui, ce principe a besoin d'être révisé : à l'ère nucléaire, le prix de la violence, c'est l'extinction de la race. La puissance de nos armes nous impose une révision de nos idées sur la sécurité.

Voilà trop longtemps que nous nous contentons de la philosophie selon laquelle les faibles sont condamnés à disparaître et les forts seuls survivent, que l'homme, comme l'animal, ne connaît que la loi de la jungle, que donc le prix de la survie, c'est la guerre.

Survie et coopération

C'est la coopération, nous apprend la science moderne, qui, en biologie, a toujours été le facteur le plus important de la survie de l'espèce. La coopération et l'interdépendance d'une mère et de son enfant sont la meilleure illustration de cette réalité trop souvent sous-estimée.

C'est dans son rapport à l'autre que l'homme trouve un sens à la vie. La vie ne peut être que sociale : l'homme est né pour la coopération, pour l'interdépendance au sein de la communauté. Il en va de même, aujourd'hui, au niveau des nations : la technologie moderne leur permet de trouver leur destinée non dans une fière indépendance, mais dans la coopération.

La structure de la société est telle qu'elle ne peut fonctionner que sur ce principe-là. On en voit l'ébauche, du reste, dans des organismes comme le Commonwealth, l'O.I.T. ou l'O.M.S.

Il s'agit donc d'adopter une pratique de vie conforme aux valeurs permettant à nos relations avec les autres de fonctionner normalement, comme nous l'enseigne la biologie.

Avec ses conceptions de l'homme et de l'évolution, Darwin a profondément marqué les esprits modernes. Mais au-

jourd'hui, nous sommes plongés dans l'insécurité du fait même de l'importance excessive que l'on accorde aux conclusions de Darwin. Certes, l'idée de la sélection naturelle s'est avérée un principe universel, mais, en mettant trop en avant la notion de compétition, on a presque complètement négligé celle de coopération. La sélection naturelle, la compétition, la lutte pour la vie sont des réalités de l'histoire biologique. La lutte pour l'existence n'est pas tellement une lutte entre les êtres vivants qu'une lutte des êtres vivants avec leur environnement. Ce sont les hommes assoiffés de pouvoir et d'argent qui ont récupéré cette demi-vérité de la biologie pour justifier leurs politiques d'exploitation et de violence. Après tout, disent-ils, n'est-ce pas le plus rapide qui gagne la course ? le plus fort qui survit ? le plus faible qui se fait prendre ? Faire de cette idée la seule réalité, c'est faire de la compétition et de la guerre la seule issue pour l'humanité.

Dans son livre *De la Descendance de l'homme*, Darwin met lui-même en évidence la notion de coopération, ceci afin de corriger les déductions erronées faites à partir de *L'Evolution des espèces*.

La lutte pour la vie... des autres

Dans une communication scientifique faite à Boston au siècle dernier et intitulée *L'Ascendance de l'homme*, le biologiste écossais Henry Drummond soutenait la thèse suivante : « S'il y a dans la nature une réalité qui s'appelle la lutte pour la vie, il y en a aussi une qui s'appelle la lutte pour la vie des autres. »

La nature ne connaît pas la guerre. Un comportement de coopération est tout aussi évident entre animaux vivant dans des conditions naturelles que l'est un comportement de conflit ou de compétition.

La vie est ainsi faite qu'elle se développe lorsque nous coopérons. Le travail d'équipe devrait être la pratique normale à la maison, au bureau, en politique et ce n'est qu'à partir de là que l'esprit de coopération peut dominer les rapports entre nations.

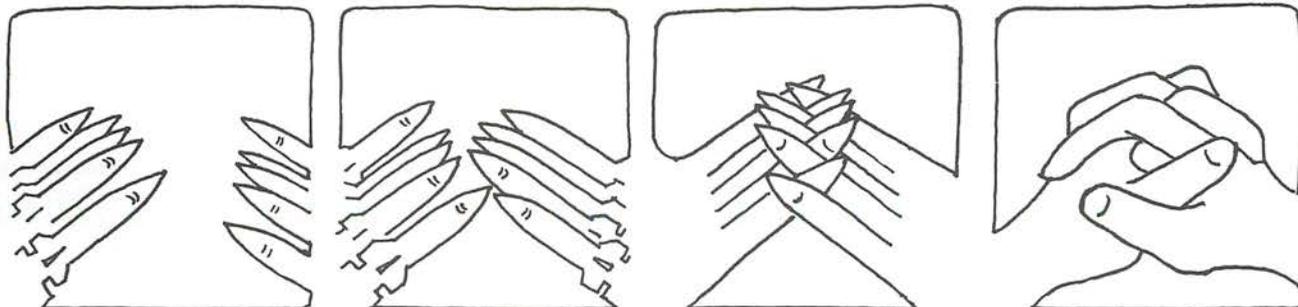
La coopération exige la confiance, elle-même fondée sur le roc de l'honnêteté : pas de secrets, pas de bluff. Elle exige aussi un désintéressement croissant, une restriction à nos revendications, une préoccupation active et intelligente des besoins moraux, spirituels, économiques et sociaux de chaque homme, où qu'il soit.

Donnons la priorité à cette coopération et cela deviendra une priorité pour les nations. C'est un effort qui se justifie moralement et biologiquement. A l'ère nucléaire, c'est notre instinct de survie qui doit nous pousser à faire passer l'homme du stade des conflits à celui de la coopération.

En outre, quand nous donnons le meilleur de nous-mêmes, nous nous sentons poussés à rejeter nos rancœurs, à résoudre les conflits, à vivre en paix, à nous mettre au service les uns des autres. Personne n'a jamais trouvé satisfaction à se servir soi-même ou à détruire la réputation, la carrière ou le bonheur des autres. Seul est vraiment satisfait et heureux celui qui se laisse porter par l'amour divin pour les hommes et se met à leur service.

C'est la tâche du simple citoyen, car les programmes gouvernementaux ne touchent pas à ce problème. Une tâche que seul peut réaliser l'individu qui accepte de coopérer et avec Dieu et avec son prochain et trouve par là le remède à ses peurs, la paix du cœur et un fil conducteur pour son pays et pour le monde. « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », voilà de la bonne biologie. « Les scientifiques savent que les armes ne peuvent que nous donner un répit, a dit Frank Buchman. Mais c'est avec une idée que l'on gagnera le monde. »

Obnubilés comme nous le sommes par la recherche de la sécurité, ne courons pas à notre perte en passant à côté de la seule sécurité qui soit : refaire les hommes et les unir pour refaire le monde. ■



Au champ d'honneur de la réconciliation

La diplomatie militante de Louis Delamare

Après sept années d'épreuves, la persistance de l'entité libanaise continue de nous surprendre. Seule explication : l'action d'une petite minorité d'hommes très divers, déterminés à ne pas cesser d'œuvrer en vue de la reconstruction du Liban. Louis Delamare, ambassadeur de France, arrivé à Beyrouth le 29 août 1979, était l'un d'eux. Cependant, le 4 septembre 1981, il est assassiné, atteint de dix balles de 7.65 mm, payant de sa vie son engagement au service de la justice, comme l'ont fait avant lui Martin Luther King, Arthur Kanodereka et tant d'autres. Comme dans les autres cas, deux choses subsistent : les graines de réconciliation qui lèvent et l'exemple qui suscitera d'autres vocations.

Qui était Louis Delamare ? Les photos nous le montrent parfois sévère, parfois pétillant de malice, la moustache drue, le maintien un peu raide d'un ancien major de l'armée des Indes. C'est en fait un authentique Normand, né à Trouville en 1921, qui a parmi ses arrière-grands-pères un capitaine de la marine marchande, perdu en mer, et un pilote du port de Trouville. Il apprécie énormément le terroir normand et il y revient volontiers, que ce soit pour en goûter les produits, y tailler ses rosiers ou y revoir des camarades d'école. Pendant la guerre, il se lie à un groupe de Résistance, puis rejoint la première armée lors des campagnes d'Alsace et d'Allemagne, d'où il reviendra avec la Croix de guerre. Marié en 1947, il dirige divers centres culturels français à l'étranger, entre à l'E.N.A. et occupe le poste de troisième secrétaire à l'ambassade de France à Tunis, à une époque où les affaires tunisiennes se confondent souvent avec les affaires algériennes.

Une pleine conscience du danger

Son supérieur, Georges Gorse, remarque à ce propos : « Delamare fait là une expérience diplomatique accélérée », expérience tellement concluante que Gorse gardera Delamare dans son équipe pendant presque vingt ans. Curieuse trajectoire, qui passe par cinq périodes difficiles : la Roumanie en 1947, l'Égypte en 1952, la Tunisie pendant la guerre d'Algérie, l'Algérie juste après et, enfin, le Ministère de l'information en 1968. Il est par la suite nommé ambassadeur au Dahomey, puis responsable du service de presse au Quai d'Orsay, avant de partir pour Beyrouth sur les conseils de Georges

Gorse. Ce dernier nous dit en effet : « Je souhaitais que Delamare prit un poste digne de lui. Je crois qu'il était, par son courage et par l'humanité de son esprit, fait pour des postes d'exception. »

Louis Delamare accepte le poste de Beyrouth avec pleine conscience du danger et l'intention de remplir sa mission quoi qu'il en coûte (rappelons qu'un ambassadeur américain y avait déjà trouvé la mort).

« Il n'est pas un diplomate du rond de jambe, de la tasse de thé ou du biscuit à la cuiller », a dit Michel Honorin de TF 1.

Au contact des hommes qui vivent la situation de Beyrouth, il acquerra la passion qui transformera le connaisseur pénétrant du monde arabe et le diplomate de premier ordre qu'il était en un artisan infatigable de l'entente libanaise.

L'ambassadeur « près du cœur »

Après sa mort, dans tous les camps présents sur le territoire libanais, on a déploré la perte soit d'un « ami du Liban », soit d'un « ami personnel ». Tous seront unanimes pour rendre hommage à son courage, sa détermination, sa loyauté, sa sincérité : « C'était une des lumières, une des aurores qui montaient au cœur des ténèbres libanaises, dira le recteur de l'Université catholique de Jounieh, où Delamare venait parler aux étudiants. C'était un grand espoir pour les Libanais. (...) Il a toujours eu à cœur de connaître l'âme libanaise de l'intérieur. »

« Cet homme, de même que sa femme, avait aimé le Liban et avait essayé de le comprendre, dira de lui Béchir Gemayel qui le voyait deux à trois fois par semaine. Il s'était senti concerné par le drame que nous vivons. »

Mahmoud Labadi, porte-parole de l'O.L.P., affirmera : « C'était un ami de la cause palestinienne. » La télévision a montré une école palestinienne au Sud-Liban où on lisait en cours de français une citation de Louis Delamare, une autre citation de lui, traduite en arabe, voisinant sur le mur de la classe avec le portrait de Yasser Arafat.

Walid Joumblatt confiera : « C'était un des rares personnages, après la mort de mon père, qui m'ait touché. »

« Pour les Libanais, écrira Josette Alia dans *Le Nouvel Observateur*, il est l'ambassadeur « près du cœur » (*arrib al q'alb*), celui à qui l'on peut parler à demi-mot et à qui on peut faire confiance. »

Qu'est-ce qui animait donc Louis Delamare ?

« Il a toujours eu le sens du combat, et à Beyrouth plus qu'ailleurs », nous a confié son épouse.

Mais en quoi a consisté ce combat ?

D'abord à balayer devant sa porte en remettant l'ambassade de France à la hauteur de ce qu'il attendait d'elle. Il voulait une ambassade parfaitement efficace. Homme de principe et grand travailleur, il était capable de faire rectifier, sous les tirs de mortiers, la ponctuation d'un message et sa première décision à Beyrouth a été de faire cesser la pratique de la demi-journée de travail, prise pendant la guerre civile à l'instar d'autres ambassades. L'ambassade de France devint ainsi l'une des rares, sinon la seule, à répondre aux appels vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Il se sentait responsable de tous les Français du Liban et ne laissait jamais partir un visiteur sans s'enquérir de son lieu de résidence et lui prodiguer des conseils de prudence utiles.

« Je pense arabe »

Ensuite, sa priorité était de rassurer les Libanais et de leur redonner confiance dans leur avenir. Il utilisait pour cela toute sa chaleur et son légendaire humour. « Parlez-vous arabe ? », lui demanda un jour un responsable de l'O.L.P. « Non, mais je fais mieux, répondit-il, je pense arabe », et de raconter l'histoire d'un pauvre homme qui n'arrive pas à vendre sa dinde pour dix livres au marché, alors que son voisin parvient à se dessaisir d'un petit oiseau pour le même prix. Interrogé, le voisin révèle qu'il a obtenu ce prix parce que son oiseau parle. Le bonhomme revient le lendemain en affichant un prix de 200 livres pour sa dinde, et, à son voisin qui s'étonne, il répond : « C'est normal, tu sais, moi, ma dinde, elle pense ! »

Lucien Bitterlin, vice-président de l'Association de Solidarité franco-arabe, reçu à dîner à la Résidence des Pins un soir de fusillade intense, se souvient : « Louis Delamare, qui venait d'arriver à Beyrouth, avait simplement envoyé le vieux maître d'hôtel de la résidence aux nouvelles : Edouard, c'est un mariage ou c'est sérieux ? — C'est sérieux, Monsieur. — Continuons à dîner. »

Plusieurs incidents, dont celui qui provoquera une crise cardiaque fatale à son

chauffeur, décideront Delamare à évacuer la résidence des Pins, située alors dans un secteur totalement déserté par la population. Il n'agissait pas par vain orgueil personnel, mais par sens de la dignité de sa fonction : manifester une présence française amicale et pacifique.

« Au moment où presque tout le monde baissait les bras, il passait son temps à remonter le moral des Libanais », nous a dit Mme Delamare.

Un visiteur qui l'a rencontré brièvement rapporte : « J'ai beaucoup admiré ce diplomate qui n'essayait pas de nous plaire. Il lançait la balle dans le camp de celui qu'il avait devant lui, pour l'inspirer à faire quelque chose tout de suite au lieu de se lamenter. »

C'est la raison pour laquelle Louis Delamare n'avait jamais cessé de circuler normalement, sans voiture blindée ni escorte, malgré les menaces et les complots dont il était régulièrement informé. Il dominait parfaitement sa peur. « Vous avez peur ? N'avouez jamais ! » Tel était son mot d'ordre. Il voulait recréer la confiance, rester proche des Libanais, montrer le peu de cas qu'il faisait des pressions et des menaces. Il estimait que sa seule protection résidait dans ses amitiés, qui étaient réelles et nombreuses.

« Tous ne se parlaient pas, mais tous étaient réunis »

Discrétion et relations d'amitié personnelles, telles semblent avoir été le troisième volet de son combat et la ligne directrice de son action diplomatique.

Seule manifestation spectaculaire à laquelle il tenait : la célébration du 14 juillet. Il voulait que cette journée – et c'était là un véritable exploit diplomatique – soit l'occasion de rassembler tous les Libanais dans sa résidence située quasiment à cheval sur les deux secteurs de la ville : seul Béchir Gemayel ne pouvait pas s'y rendre pour des raisons de sécurité, mais son père et son frère et tous les autres, leaders politiques ou officiers libanais, s'y retrouvaient.

« Tous ne se parlaient pas, mais tous étaient réunis », dira un Libanais. On pouvait voir les arrivants déposer leurs armes avant d'entrer dans le périmètre de l'ambassade.

L'ambassadeur cherchait cependant son efficacité dans des moyens plus discrets et plus sûrs.

Il allait souvent dans le Sud-Liban voir les combattants sur le terrain pour comprendre ce qui leur faisait prendre les armes et ce qui pourrait les leur faire déposer.

Comme l'a déclaré un ministre libanais, « sa tactique était de broder, avec une discrète patience, la reprise du dialogue



Le 14 juillet 1981 : Louis Delamare reçoit ses invités à l'ambassade de France

entre Libanais d'abord, entre Libanais et Palestiniens ensuite » (André Pautard, *L'Express*).

Sa résidence, où sont organisées des rencontres secrètes entre dirigeants de camps opposés, deviendra une des plaques tournantes du carrousel beyrouthin.

A chaque nouvelle crise, Louis Delamare se fait le messager entre les parties adverses pour tenter de les rapprocher, passant sans cesse la ligne de démarcation.

Alain de Chalvron écrit dans *France-Pays Arabes* : « On l'écoutait. Ses conseils étaient souvent les bons. C'est qu'il voyait tout le monde sans exclusive, les Mourabistoune autant que les Phalangistes, les Chiïtes de Amal autant que les Palestiniens. Il déjeunait un jour avec Georges Haoui, le chef du parti communiste, le lendemain avec Camille Chamoun. Le matin il était chez le patriarche maronite, le soir chez le Mufti de la République. Personne n'avait ainsi de tels contacts. »

Sur ses rapports avec Yasser Arafat, Alain de Chalvron précise : « Ils étaient liés par une sorte de complicité. (...) Entre les deux hommes, il y avait une chose rare en politique : la confiance. »

Béchir Gemayel et Walid Joublatt l'ont tous deux considéré comme un conseiller. « Il y a même une relation affective, une relation père-fils, entre ces deux jeunes leaders politiques et l'ambassadeur », affirme encore Alain de Chalvron dans son livre *Le Piège de Beyrouth* (Ed. Le Sycomore).

Après la crise de Zahlé, le préfet de la ville exprimera sa reconnaissance pour

l'action de Delamare qui permit de lever le siège syrien.

Son efficacité ne fait pas de doute. Ce fut certainement aussi l'avis de ses assassins, qui ont voulu entraver ce qui préparait la paix.

Louis Delamare tenait à ce poste auquel il se donnait à fond, faisant taire ses préférences personnelles et son scepticisme.

« Je sais ce que la recherche d'un dialogue avec les pays arabes, les pays de la région, représentait pour lui, a dit Claude Cheysson, le jour de sa mort. (...) Je lui ai demandé si, après deux ans, il envisageait de changer de poste : non, il était satisfait de contribuer à la recherche de ce dialogue, dans ce monde qui est devenu un monde de violence, de destruction, de peine, de sang. »

Ce qui animait Louis Delamare tout au fond est difficile à savoir. Sensible obligé de contrôler ses émotions, voire tenu de les cacher, il était d'une grande réserve, parfois un peu bourru et finalement assez secret pour tout le monde.

Selon un diplomate qui l'a connu, Louis Delamare était doté d'un sens de l'Etat et d'un sens du devoir poussé, mais demeurerait au fond un homme ordinaire qui a pris ses responsabilités avec la décision de les assumer jusqu'au bout. D'autres diplomates ou non diplomates sont aujourd'hui placés dans les mêmes circonstances que lui. La sécurité du monde de demain dépend de ceux qui seront animés de la même passion de la justice et la même qualité d'engagement.

Antoine Jaulmes

« Le couple est la forme la plus privilégiée du rapport humain. A sa réussite se mesurent le niveau de culture, le niveau de liberté atteints par l'humanité. »

Délaissant pour un temps le vaste sujet des rapports économiques entre les classes, Karl Marx – c'est en effet lui l'auteur de ces lignes – vient donc à la rescousse des moralistes et des chefs spirituels pour reconnaître à l'union de l'homme et de la femme la place essentielle qui lui revient dans l'immense aventure humaine. Mais s'il faut suivre son analyse et juger selon le critère qu'il nous propose, on peut se demander ce qu'il en est de notre culture et de notre liberté. Le nombre des divorces, en France, a doublé en dix ans. Certains verront dans cette statistique le recul d'une certaine

hypocrisie, qui faisait vivre ensemble des êtres dont l'union avait, depuis longtemps, été vidée de son sens. Il n'en reste pas moins que, malgré tous les soins attentifs que lui prodiguent psychologues et sexologues, le mariage moderne, comme le couple non marié, est en crise. Tous nous en voyons les effets dans notre entourage.

Peut-on renverser le courant ? Comment passer les caps difficiles ? Telles sont les questions auxquelles Jean-Jacques et Marie-Lise Odier tentent de répondre dans cet article et dans un autre qui paraîtra dans le prochain numéro. Cela vient à la suite de la lettre adressée par un couple de la région parisienne à des fiancés et que nous avons publiée dans le numéro de janvier.

Lettre à des jeunes mariés

La chasse aux ombres

Chers Patrick et Christine,

Jean-Paul II a dit du mariage qu'il constituait « le projet humain le plus audacieux qui soit et le plus merveilleux aussi ». Il y a des moments, dans la vie à deux, où le premier adjectif paraît plus approprié que le second ! C'est du moins l'impression que nous avons quand vous nous avez parlé, il y a quelques mois, de cette première année de mariage que vous venez de vivre. Des rencontres récentes avec d'autres jeunes ménages et un certain recul pris sur nos propres débuts dans la vie à deux nous ont amenés à réfléchir davantage aux ombres qui peuvent descendre soudain, ou progressivement, sur la vie d'un couple.

Les ombres vous atteignent parfois sans que vous y preniez garde et peu à peu recouvrent de grisaille tout ce qui vous entoure. Un jour ou l'autre, vous vous surprenez alors à dire : était-ce vraiment le conjoint qu'il me fallait ? Pourquoi nous sommes-nous mariés ? Reconnaître les ombres et leur donner la chasse avec persévérance est sans doute une première condition de réussite du couple. En pensant à notre propre expérience, nous en énumérerons surtout deux : le flou conjugal et les séquelles du passé.

Le flou

Vous connaissez-vous vraiment, Patrick et Christine ? Oui, vous vous êtes efforcés, durant vos fiançailles, de vous habituer l'un à l'autre, d'abandonner les rôles, conscients qu'il n'y a pas de relation plus propice à la vérité des êtres que celle de mari et femme. Et cependant vous êtes quelque peu désarmés de découvrir maintenant telle ou telle faille profonde dans la nature de l'autre. N'avez-vous pas laissé une marge de flou assez confortable dans votre connaissance réciproque ? Tel détail « oublié » du comportement de l'un

ou de l'autre avant son mariage peut être le grain de sable dans l'engrenage. S'il n'y a pas cette honnêteté radicale, « chirurgicale », dirais-je, sur le passé, comment n'y aurait-il pas flou dans les intentions de vie ?

Assurer l'avenir, c'est ensuite vous concerter sur la façon dont vous envisagez de vivre votre sexualité. Nombre de couples se forment qui n'ont jamais parlé du degré de discipline et de respect de l'autre qui doit présider à leur union. Nous disons cela avec la conscience qu'il est parfois très difficile d'arriver à un accord total – tant il peut y avoir de différences entre les tempéraments – et permanent, car une relation conjugale ne peut être qu'en constante évolution. Mais si vous avez tant soit peu le désir de contribuer à améliorer la qualité de la vie sur terre, ce que nous savons être votre espérance, votre effort de clarté sur ce sujet peut aider d'autres couples autour de vous. L'instinct sexuel est en effet un ressort si puissant que, s'il n'est pas l'objet d'une véritable communication au sein du couple, il aura toujours tendance à rompre les équilibres.

L'antidote du flou, c'est la communication. Pas n'importe laquelle, car un reproche ou une insinuation peuvent en être aussi. Dans un livre intitulé *101 conseils aux couples*, le chirurgien-gynécologue Gérard Hardouin et la journaliste Claude Ullin ont quelques phrases pénétrantes sur ce sujet (1). « Les tâches urgentes, impératives, écrivent-ils, sont souvent des alibis, des fuites devant l'échange. Il faut peut-être se demander si quelques heures passées ensemble à « se dire des choses » n'est pas parfois la priorité des priorités. » Il peut sembler ridicule, pour des époux, de se fixer des rendez-vous de ce genre, et pourtant c'est parfois nécessaire. Les équipes Notre-Dame n'ont pas tort lorsqu'elles préconisent, une fois par mois, « le devoir de s'asseoir ». Ensemble, s'entend.

Mais que donc se dire, peut-on parfois se demander ?

Les auteurs de *101 conseils aux couples* ont rédigé un schéma qui ne manque pas de profondeur : « Je prendrai le risque, font-ils dire à l'un des conjoints, de m'efforcer de communiquer à mon (ou ma) partenaire tout sentiment persistant, qu'il soit positif ou négatif, tel qu'il existe profondément en moi et en le présentant comme une partie vivante et actuelle de mon être. Je prendrai ensuite le risque d'essayer de comprendre sa réaction, avec toute la sympathie dont je suis capable, que cette réaction soit accusatrice et critique ou qu'elle soit inspirée par le besoin de partager et de se révéler. »

Les séquelles du passé

Les ombres qui obscurcissent la vie à deux peuvent aussi remonter loin dans le passé. Le psychiatre Gustave Morf, de Montréal, notait dans un de ses écrits : « L'être le plus dangereux est celui qui garde l'immatrité, la rébellion et l'irresponsabilité d'un adolescent tout en exerçant les pleins pouvoirs d'un adulte. »

On dit que les amoureux sont seuls au monde, et cependant chacun d'entre nous, au moment où il s'engage dans la vie de couple, traîne presque inmanquablement avec lui l'héritage de ses propres relations familiales. Nous ne parlons pas ici du problème de la belle-famille, celui-ci ne venant que compliquer parfois les situations.

Vous semblez tout surpris de constater, dans vos relations, une agressivité que vous n'aviez pas décelée dans votre vie de célibataires. De là à accuser le partenaire de tous les maux, il n'y a qu'un pas, que l'on franchit vite. Il est parfois difficile de comprendre le lien entre notre comportement présent et les lacunes ou les tares qui se sont développées dans nos relations familiales. Nous avons vu un homme d'affaires quinquagénaire découvrir avec stupeur à quel point il était encore dominé par une mère pourtant décédée depuis plusieurs années. Nous avons vu un grand-père s'aviser à soixante ans que son irresponsabilité à l'égard de ses enfants avait un rapport direct avec l'autoritarisme qu'il avait subi de la part de son propre père. Si nous pouvons nous permettre de parler de nous-mêmes, nous avons été reconnaissants de voir que les accès de mauvaise humeur et les conflits fréquents qui ont assombri nos premières années de mariage ont disparu de façon presque miraculeuse lorsque nous nous sommes efforcés de remettre de l'ordre dans nos relations avec nos familles.

Mais que signifie cette remise en ordre ? Essayons d'en analyser le processus.

Appeler un chat un chat

1. Il s'agit tout d'abord d'être prêts à nous voir tels que nous sommes et à appeler un chat un chat. Il vaut parfois mieux qualifier de haine ce que nous appelons nos antipathies, nos irritations, voire notre indifférence. N'ayons pas peur non plus de distinguer la part de sensualité dans les relations familiales, et cela vaut d'autant plus pour les familles qui s'estiment et se disent très unies. Regardons en face, également, la bassesse de nos dépendances et de nos abdications vis-à-vis de nos proches.

Une aide extérieure

2. Comme nous sommes rarement objectifs lorsque nos relations ne sont pas ce qu'elles devraient être, nous avons souvent besoin d'une aide extérieure. La plus efficace, lorsque nous savons y recourir, est la clarté que Dieu peut faire jaillir d'un réel abandon de notre orgueil. Mais même dans ce cas, des amis objectifs, en qui nous avons une vraie confiance – et en premier lieu, bien sûr, notre conjoint, s'il est courageux – peuvent nous aider à y voir clair. Quand l'un d'entre nous, à vingt ans passés, s'est entendu dire qu'il était encore totalement sous la coupe d'un de ses parents, il a répondu : « Mais bien au contraire, je me suis révolté ! – Précisément, enchaîna l'interlocuteur, la révolte est le signe manifeste d'une dépendance dont on ne s'est pas libéré. » Phrase-choc qui a été le point de départ d'un véritable affranchissement.

C'est à partir du moment où l'on prend conscience de sa propre part de torts, si minime soit-elle, que l'on peut espérer remettre bon ordre dans nos relations. Une haine n'est *jamais* la faute exclusive de celui qu'elle vise. Une peur du jugement d'autrui n'est *jamais* la faute exclusive de l'autre. « Les querelles ne dureraient pas longtemps si le tort n'était que d'un côté », disait déjà La Rochefoucauld.

Aucune situation familiale n'est aussi bloquée que lorsqu'une des parties en cause – si ce n'est les deux – refuse de s'attribuer le moindre tort, comme nous en avons été les témoins, un peu désemparés, il y a tout juste quelques jours, chez un couple de passage.

Lorsque nous trouvons quelqu'un difficile à vivre, c'est alors précisément que nous est donnée une chance de nous remettre en question.

La guérison

3. Il s'agit enfin de réparer nos relations avec autrui. Affaire souvent bien délicate qui doit se régler d'abord en nous-mêmes, entre Dieu et nous. Il y a des situations où seul Dieu peut nous pardonner et où une tentative de réconciliation maladroite ne pourrait qu'aggraver les conflits. Mais, de par notre propre expérience, nous savons aussi que des relations peuvent s'éclaircir de façon étonnante si nous sommes prêts à faire le premier pas vers l'autre. A condition que ce premier pas soit, alors, absolument dépouillé de toute trace de blâme. Seul un acte limpide et transparent a quelque chance d'aboutir.

La guérison du passé est chose possible. Elle conditionne toute la vie et notamment la vie à deux. Elle permet de croire tout changement possible chez son propre conjoint. Elle aide aussi à déceler à temps les nouvelles ombres qui peuvent se profiler sur la vie du couple.

Chers Patrick et Christine, nous avons confiance en vous. Votre union n'est pas le fruit du hasard.

Très amicalement,

Jean-Jacques et Marie-Lise

(1) Hachette, 1978.



Train du matin et train du soir

par Garth Lean

Attendant le train qui devait m'emmener à Londres, il y a quelque temps, j'engageai la conversation avec un autre voyageur. Nous avons commencé par parler du temps, puis des affaires courantes, avec un petit quelque chose de plus.

« Je présume que vous voyagez en première », me dit-il alors que le train entraînait en gare. « Non, lui ai-je répondu, je monte en général en queue de train, là où il y a des tables sur lesquelles je peux travailler. »

Nous nous séparâmes, lui montant dans une voiture de seconde à l'endroit même où nous étions et moi me dirigeant vers l'arrière du train où je pus accomplir un travail utile avant d'atteindre Londres. Mais je restais un peu mal à l'aise. Je savais que j'avais fait passer mon « important » travail avant une rencontre qui, sur ce quai, semblait m'avoir été offerte. J'en restai préoccupé toute la journée.

La seconde chance

Dans sa bienveillance, Dieu me donna une seconde chance. Dans le train du soir qui me ramenait à Oxford, le passager qui était assis en face de moi se mit à lire sa bible pendant trois à quatre minutes. « C'est mon habitude », me dit-il, voyant que je le regardais.

« J'en fais autant », répliquai-je.

Il se révéla être cadre dans l'une des plus grandes multinationales du monde. A 35 ans, il était presque au faite de sa carrière.

La conversation fut animée et gagna en

profondeur. A Reading, c'est moi qui dut lui rappeler de descendre. Depuis, nous avons eu plusieurs échanges très enrichissants chez l'un ou l'autre ou chez des amis communs.

Ces deux trajets en train, comme les recherches que je poursuis sur la vie de Frank Buchman, l'initiateur du Réarmement moral, m'ont amené à réévaluer ma façon de vivre et mon attente de l'existence.

Buchman disait souvent que la paix dépend de ceux qui acceptent de devenir différents. Vingt ans après sa mort, notre monde est déchiré par les conflits. En est-il ainsi parce que nous, chrétiens, ne nous donnons pas suffisamment de peine pour témoigner de notre expérience de la puissance transformatrice de Dieu dans nos vies ? Ce qui m'a conduit à me poser la question suivante : suis-je vraiment différent aujourd'hui de ce que j'étais il y a un an ? Ou de ce que j'étais il y a trente ans ? Suis-je *plus* ou *moins* ardent à communiquer à chacun les merveilleux changements que Dieu opère ?

Dès lors se pose une autre question : « Combien de gens voient en moi assez de Dieu pour désirer parler de Lui ? » A aucune de ces questions je ne puis donner de réponse satisfaisante.

Arrivé à ce point de ma réflexion — où je me suis déjà retrouvé plusieurs fois dans ma vie — la tentation est de céder à la panique ou au désespoir. Bien sûr, on peut

toujours se reconforter en se disant qu'on ne sait jamais tout le bien que l'on fait — ou qu'on n'a pas besoin de le savoir.

Cependant il me revient à l'esprit ce qui était arrivé en 1934 à Foss Westcott, primat anglican d'Inde, de Birmanie et de Ceylan, lorsqu'il avait participé en Angleterre à une rencontre des groupes d'Oxford (devenus plus tard le Réarmement moral).

Des poissons sous influence

Avant son arrivée, Buchman avait rassemblé certains d'entre nous, jeunes étudiants, et nous avait demandé ce que nous savions de lui. L'un de nous, un peu plus âgé, qui s'était rendu en Inde, évoqua sa vie édifiante : il habitait une cabane aménagée sur le toit de son palais, ne buvait pas d'alcool, ne fumait ni ne se laissait aller dans aucun domaine. Il était l'un des rares Britanniques en qui Gandhi avait réellement confiance. Enfin, il faisait de merveilleux sermons.

« Oui, tout cela est vrai, nous a dit Buchman. Mais il ne sait pas lire les gens. » Il nous dit alors : « Je veux que vous passiez beaucoup de temps avec lui. Racontez lui comment, d'agnostiques que vous étiez, vous êtes devenus croyants et comment vous essayez d'être des pêcheurs d'hommes, comment vous avez appris à libérer les alcooliques de l'alcool, les intellectuels de leurs compromissions et de leurs élucubrations. Vous pourriez enfin lui dire que si l'on ne gagne pas des gens au Christ, c'est que le péché vous tient. »

Durant les semaines qui suivirent, certains d'entre nous avons souvent côtoyé l'évêque et pu apprécier le charme de sa personnalité. Il jouait fort bien au tennis et aimait sucer des oranges à travers un morceau de sucre ! Mais, en fin de compte, l'idée d'aller à la conquête des âmes ne lui plaisait pas tellement. Au bout de trois jours, il prit la parole pour nous dire que « les roues de Dieu se meuvent lentement » et que « certains sèment et d'autres moissonnent » ! Buchman nous dit : « Soyez de bons amis pour lui. Continuez. »

Cinq jours plus tard, l'évêque prit à nouveau la parole. « J'ai été comme un pêcheur qui revient le soir à la maison en disant : je n'ai pas pris de poissons mais j'en ai influencé un bon nombre. » Avec une étonnante humilité, il se mit alors à nous parler de la timidité et du manque de courage qui l'avaient empêché de venir en aide à certaines personnes.

Par la suite, il nous écrivit pour nous raconter son retour en Inde : « J'ai fait ce voyage bien des fois ; je me suis assis à la table du capitaine, j'ai bénéficié de ses services mais je n'ai jamais eu une seule conversation profonde avec qui que ce soit. Cette fois-ci, dix-neuf personnes ont conversé avec moi et quatorze d'entre elles, y compris des gens avec qui je n'aurais jamais eu l'idée d'avoir un échange, ont donné leur vie à Dieu. »

Fers au feu

Voilà un souvenir qui donne à réfléchir, pensai-je en poursuivant mes observations, mais cela ne diminue pas pour autant ma tendance à l'affolement. Cela m'aide cependant à me rappeler ce que Buchman avait dit à la fin de sa vie : « J'ai été merveilleusement conduit vers ceux qui avaient été préparés. » Jetant un regard sur sa vie et sur la mienne, je prends conscience du nombre de personnes « préparées » que je rencontre mais auxquelles je ne fais même pas attention. Il ne s'agit pas de s'en soucier outre mesure mais de reconnaître ceux qui sont prêts. Comment ?

Une des méthodes de Buchman consistait à avoir plusieurs fers au feu en même temps. A chaque employé de la plupart des hôtels dans lesquels il séjournait, il faisait cadeau d'un livre. Son carnet d'adresses était plein de noms des membres du personnel – parmi lesquels un nombre extraordinaire de barmen. Ce qui était vrai pour les hôtels l'était aussi pour tous les autres endroits où il se rendait. Il ne faisait pas le tri. Vous ne pouvez pas savoir qui est prêt si vous ne lancez pas plusieurs hameçons.

Il attendait beaucoup de toutes les circonstances parce qu'il connaissait le pouvoir de Dieu. Il savait que Dieu était



Frank Buchman :
apprendre aux autres à « lire » les gens

PHOTOS : Charles Piguet, p. 15 ; Collection Mme Delamare, p. 7 ; Documentation française : p. 1 (E.C.A.), p. 10 (Service régional de l'Équipement de l'Île de France), p. 13 (C.N.D.P. Jean Suquet), p. 14 (Ministère de l'Agriculture, J.-P. Verney) ; New World News : p. 11 ; Philips, Eindhoven, p. 12.

proche de chacun et souvent plus proche encore de ceux qui s'y attendaient le moins. Il savait aussi que la plupart des gens ont un domaine de leur vie – que ce soit un échec personnel, un problème familial, ou un rêve non assouvi – pour lequel ils désirent ardemment trouver de l'aide, si seulement ils découvraient la personne en qui se confier. Un homme d'un certain rang s'était ainsi confié à Buchman. Quand on lui a demandé, des années plus tard, pourquoi il l'avait fait, il répondit : « C'est comme le chien qui vient vous flairer la main, il vous reconnaît. C'est aussi instinctif que cela. »

« Je parle, je parle... »

Parfois, Buchman n'hésitait pas à poser une question spécifique, prenant le risque de se tromper. A force d'expérience, de flair ou d'inspiration divine, il visait souvent juste. Une fois, cependant, à un de ses amis spirituellement éteint, il suggéra une cause possible du problème. Son ami s'indigna. Buchman s'était manifestement trompé. « Il faut bien tout tenter », commenta-t-il.

Avec l'âge, Buchman semblait parler de moins en moins. Il écoutait les gens et les amenait ensuite à faire silence et à chercher au plus profond d'eux-mêmes. Parfois, il émettait une suggestion, souvent il attendait que Dieu leur parle directement.

Trop souvent, je parle, je parle, et nous ne progressons pas. C'est en partie de la vanité – je crois à mon « éloquence » – et en partie de la couardise : la peur que, si je suggère à quelqu'un un moment de silence, il n'en sorte rien. Mais si je me jette à l'eau, nous trouvons en général tous deux quelque chose de bénéfique. Dieu seul peut aider les gens, même si nous sommes le chemin par lequel Il tente de le faire. C'est ce qu'exprime cette prière du Frère Roger de Taizé.

*En nous tu déposes un don unique,
Celui de porter Ta vie.
Mais pour qu'il soit clair
Que cette étincelle émane de Toi
Et non pas de nous-mêmes,
Tu déposes ce don incomparable
En des vases de terre
Que sont des cœurs pauvres.
Tu viens te faire un foyer
Dans la fragilité de nos êtres
Et non ailleurs.
Ainsi, sans savoir comment,
Nous voici transformés,
Pauvres êtres que nous sommes,
En des rayons de Ta présence
Pour tous ceux qui nous entourent. (1)*

(1) N'ayant pas retrouvé les références de cette prière, nous nous sommes permis de la traduire de l'anglais. NDLR.

Initiative aux Pays-Bas...

Dans un appel récent, la reine Béatrix de Hollande, rappelant la difficulté des Etats à garantir le bien-être de leurs populations, avait émis le vœu que chaque citoyen se préoccupe de son prochain. Désireux de répondre à cet appel, un officier de marine et sa femme, M. et Mme Scheijgrond, ont réuni plusieurs familles, dans le nord de la Hollande, autour du thème : « Nos propres inquiétudes nous empêchent-elles de nous soucier de nos semblables ? » Cinquante-trois personnes, dont quinze jeunes, étaient présentes.

En plus des réunions et des repas, des promenades figuraient au programme, au cours desquelles enfants et adultes ont eu de très profonds échanges.

Cette initiative s'inscrit dans l'effort de réflexion entrepris par des Hollandais ces dernières années, et qui se poursuivra cette année encore, à Caux, sur les questions touchant à la vie familiale.

... et en Inde

Après un séjour à Panchgani, centre indien du Réarmement moral, M. Shattopathy, chirurgien et professeur à l'Université de Manipal, dans l'Etat du Karnataka, a organisé pour ses concitoyens un séminaire de six jours sur le sujet : « Refaire l'homme ». Une quinzaine de personnes de cinq pays sont venues de Panchgani, invitées par l'Université et la jeune Chambre de commerce de la ville, pour animer les sessions.

Des étudiants en gestion ont contesté avec force l'idée qu'on peut être honnête en affaires. Un employé de banque a offert de les aider à étudier les moyens d'y parvenir ; ils ont accepté et ont commencé par rendre visite aux directeurs de banque et aux responsables politiques locaux.

Un jeune professeur de mécanique a demandé pardon à ses élèves et à ses collègues pour avoir donné le mauvais exemple en fraudant aux examens et en volant des livres à la bibliothèque : « J'ai été jusqu'à arracher des pages dans des livres coûteux : je m'emploie en ce moment à les restituer. »

Changer avait signalé en janvier 1983 la fin de la parution de l'hebdomadaire *Himmat*. Depuis, un bulletin périodique de huit pages, intitulé « Life-lines » est imprimé à Bombay. On peut y lire des nouvelles de l'action du Réarmement moral et des témoignages venus des quatre coins de l'Inde.

Morale coopérative

Changer s'est fait l'écho (n° 123, janvier 1982) des initiatives prises, et notamment de la création d'une coopérative ouvrière, par des sidérurgistes anglais qui avaient perdu leur emploi. Lors d'une réunion du Réarmement moral à Londres, l'un d'entre eux, John Lee, a décrit les difficultés humaines qui, au sein de la coopérative, se sont ajoutées aux obstacles techniques et financiers.

« Nous sommes dix et chacun de nous aime donner son opinion. Nous œuvrons tous dans le même sens, mais chacun veut y parvenir selon sa méthode. Mais nos divergences, les conflits qu'elles créent et la façon dont ils sont résolus font notre force. La force de toute organisation réside dans la façon dont sont combattues les faiblesses et résolus les antagonismes.

« A l'heure où des entreprises bien établies sont menacées de faillite, la nôtre marche. Notre succès est dû principalement à notre détermination et au fait que nous avons gardé notre dignité. Si nous voulons travailler, ce n'est pas uniquement pour nous mêmes, mais pour que

vivent notre communauté, nos enfants et les enfants de nos enfants. »

Pour l'unité du Zimbabwe

Une soixantaine de dirigeants d'organisations de jeunesse du Zimbabwe ont participé, du 11 au 19 décembre, à un séminaire qui a eu lieu au centre du Réarmement moral de Coolmoreen. Les participants se sont ensuite rendus en pays shona, dans la capitale Harare, et en pays ndébélé pour transmettre aux habitants, fermiers et notables, les expériences qu'ils venaient de faire : que ces journées, au cours desquelles avaient travaillé côte à côte des personnes de différentes tribus, partisans de N'Komo ou de Mugabé, allaient dans le sens de l'esprit d'unité et d'entraide souhaité pour le pays par le Premier ministre.

La presse et la télévision nationales se sont fait l'écho de ces journées, en particulier des entretiens avec les vice-ministres de la Jeunesse et de l'Emploi et un haut responsable militaire.

Philips et les dockers

45 ans avec Philips, par Frédéric Philips : ce livre est apparu récemment sur le bureau des ministres et des dirigeants patronaux et syndicaux du Brésil. Cet envoi était dû à la Fédération du patronat brésilien sous l'impulsion de son président par intérim, M. Jones Santo Neves Filho, qui a pris l'initiative de faire publier l'ouvrage en portugais.

Pour le lancement du livre, M. Filho a invité des personnalités du monde de l'industrie, du commerce et des lettres, à rencontrer l'auteur, qui, a-t-il déclaré, a trouvé dans l'esprit du Réarmement moral la source de son inspiration. M. Philips a dit pour sa part combien il était heureux



Frederick Philips

d'avoir pu jouer un rôle dans le développement du Brésil. Remarquable parmi les invités la présence de dockers de Rio, M. Philips leur a rendu hommage : « Les vrais révolutionnaires, les voilà. Ils se sont attaqués à la corruption, à la violence dans le port de Rio et y ont apporté une mentalité nouvelle. »

Le maire et les jeunes

Dans la région industrielle et minière des Midlands, Biddulph est célèbre pour ses poteries. Un de ses habitants, étudiant en gestion de seize ans, a décidé de faire profiter sa ville de ce qu'il a vu à Caux.

Pour animer une soirée intitulée : « Les choses doivent-elles en rester là ? », Peter Cartwright avait demandé l'aide de représentants syndicaux et patronaux, anglais ou étrangers. Devant un auditoire composé de mineurs de fond, de directeurs de mines et de notables, une enseignante sud-africaine de couleur a évoqué la façon dont elle avait changé d'attitude envers les blancs.

A la fin de la soirée, le maire-adjoint de Biddulph s'est levé pour dire que l'initiative de Peter Cartwright le forçait à réviser ses jugements sur la jeunesse de sa ville.

Histoire vraie pour grandes personnes qui ne croient pas aux contes de fées

Il était une fois, dans une belle et riche ville de France, un quartier qui n'était ni beau, ni riche.

Il était habité par beaucoup de travailleurs étrangers, par un certain nombre de gitans, et aussi par quelques Français.

Dans ce quartier ni beau, ni riche, se trouvait un trésor : c'était une école d'enfants difficiles et, dans cette école d'enfants difficiles, une classe d'enfants très difficiles.

La maîtresse avait beaucoup lutté, elle avait fait du bon travail, mais, à la fin, elle avait succombé. Elle était tombée malade.

Pour la remplacer, il n'y avait personne – personne qu'un jeune homme très timide, si timide qu'il n'osait pas regarder plus haut que le bout de ses pieds. Ce jeune homme timide ne regardait jamais personne en face. Et surtout pas l'inspecteur des écoles, ni sa secrétaire, ni les directrices ou les directeurs des écoles où il était appelé à travailler, ni même les élèves.

L'inspecteur était très malheureux d'être obligé d'envoyer dans une classe d'enfants si difficiles un jeune homme aussi timide. Mais il n'avait personne d'autre. Et l'on ne pouvait laisser sans maître une classe d'enfants, difficiles ou pas. C'était interdit par la loi.

Dévoré

Le cœur bien lourd, il envoya donc le jeune homme dans la classe. Et ce qui devait se passer arriva : la classe dévora le jeune homme. Elle le dévora au sens figuré, bien entendu, car il n'y a plus de cannibales en France depuis des milliers d'années. Ce fut une expérience bien pénible. Le jeune homme fit de son mieux, mais les élèves ne lui laissèrent guère de chance de leur apprendre quoi que ce soit.

Le jour où l'inspecteur, inquiet, alla rendre visite au jeune homme, il régnait dans cette classe une atmosphère de bataille. C'était une bataille de morceaux de craie. Le maître était bombardé, et l'inspecteur reçut aussi sa part.

L'inspecteur eut alors une idée ; une idée très inattendue. Il amena dans cette classe un groupe de jeunes instituteurs qui voulaient se rendre compte de tous les aspects de la pédagogie et il projeta devant eux, pour les enfants, un film qui s'appelait : *Le chien, son os et moi*. C'était un

conte de Noël qui racontait l'histoire d'un garçon, aussi difficile que les élèves de cette classe, qui découvrait le pouvoir de trois mots magiques : « S'il te plaît, pardon et merci. »

La classe était divisée, certains aimaient le film, d'autres pas. Mais tous regardaient et écoutaient.

À la fin de la séance, ceux qui avaient aimé le film s'en allèrent discuter dans une salle de l'école avec l'un des adultes et ils posèrent des questions très sensées : « Nous voyons bien ce que nous pouvons faire autour de nous pour que la vie soit meilleure, dans notre famille, dans notre école, mais comment aider ceux qui sont malheureux au loin ? »

Quant à ceux qui n'avaient pas aimé le film, l'inspecteur les rassembla autour de lui. Il leur demanda leurs objections. « Oh ! c'est un film pour bébés », dit l'un. « S'il te plaît, merci, pardon, c'est bête », dit l'autre. « Nous sommes au-dessus de tout cela », dit un troisième. « Et puis, c'est une histoire inventée », ajouta quelqu'un.

Le plus grand chahuteur de la classe ne disait rien. Et tout à coup il se leva : « Nous devrions écrire une lettre d'excuses au maître », déclara-t-il. « Mais il est parti depuis hier (son remplacement était terminé) et nous ne savons pas son adresse », objecta l'un de ses camarades.

L'inspecteur connaissait l'adresse du jeune homme, ce qui rassura tout le monde. « Oui, oui, s'écrièrent-ils, écrivons une lettre d'excuses. »

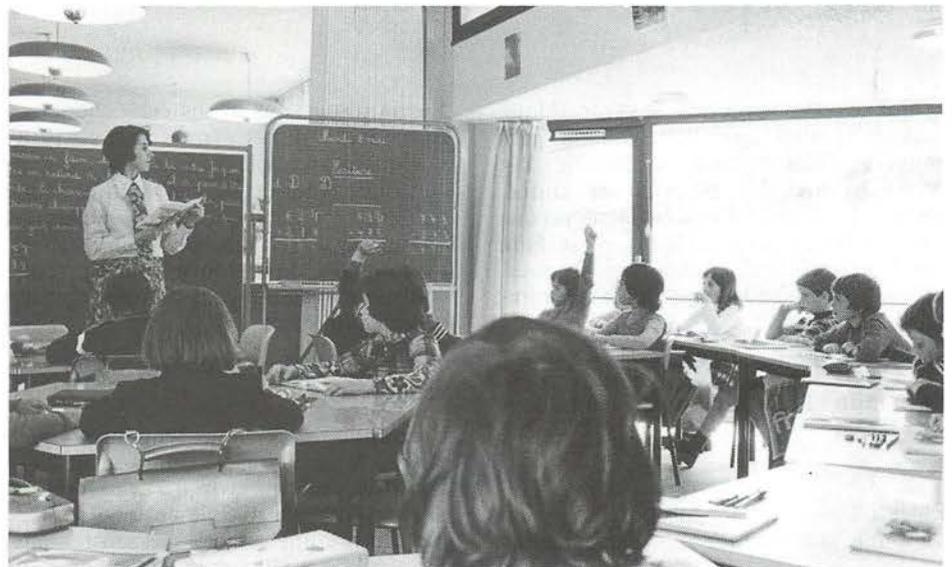
L'heure passait, la séance était terminée, les enfants se dispersèrent. Les adultes restaient sceptiques : « Ils n'en feront rien, assuraient quelques-uns, c'est seulement un mouvement d'enthousiasme. »

L'inspecteur s'en alla vers d'autres écoles et, pendant une semaine, plus personne n'entendit parler de rien.

« Nous prenons nos stylos-bille »

Mais les enfants n'avaient pas oublié. Au bout de huit jours, le grand chahuteur revint à la charge. « Nous avons décidé d'écrire une lettre d'excuses », dit-il à la maîtresse titulaire, remise de sa maladie. « Oui, renchérèrent les autres, il faut le faire. – Eh bien, faites-le ce soir, chez vous, et vous me montrerez demain ce que vous aurez écrit. – Non, non, c'est l'heure de la leçon de français, faisons-le tout de suite, ici, ensemble. »

C'est ainsi que tous les enfants se mirent à l'œuvre, chacun notant ses pensées. L'on rassembla le tout, en choisissant les meilleurs passages. Et, bien calligraphiée, la missive suivante fut envoyée au jeune maître :



Flora : Une excursion proposée par une personne qui connaissait Caux depuis plusieurs années.

— Pratiquement ?

Fernando : Le hasard, pour autant qu'on y croie !

— Qu'est-ce qui vous a amenés à Caux ?

— Qui ne connaît à Caux, le sympathique ménage Freddi que l'on voit le plus souvent s'affairer dans la librairie. Un entretien avec eux est toujours animé, inattendu, profond. Car il est bien vrai que Flora et Fernando Freddi savent se faire comprendre dans toutes les langues, même s'ils prétendent ne parler couramment que l'italien.

La retraite-surprise d'un ménage italien

Rencontre à la librairie de Caux

DANS LA MÊME

« Cher Monsieur,
Et voici que nous prenons nos stylos-
bille pour vous écrire une lettre d'excuses,
nous savons que la patience a des limites.

Nous avons abusé de la vôtre. Nous avons
compris que nous avons été insupportables
et qu'il vaut mieux ne pas faire de bêtises
plutôt que d'avoir ensuite à les réparer.



Fernando : Nous nous sentions en quelque sorte en chômage. Flora avait élevé nos trois enfants, et moi j'avais pris ma retraite anticipée avec le profond désir de me dédier à une activité plus satisfaisante. J'avais accompli trente-sept années de

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

Fernando : Nous nous sentions en quelque sorte en chômage. Flora avait élevé nos trois enfants, et moi j'avais pris ma retraite anticipée avec le profond désir de me dédier à une activité plus satisfaisante. J'avais accompli trente-sept années de

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

— Et la librairie, comment y êtes-vous venus ?

Fernando : Pour moi, c'est le plus grand mystère. Normalement, le travail d'archi-

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Flora : Alors je me suis occupée de la papeterie et puis j'ai trouvé une autre activité qui est devenue une véritable passion : les archives.

Philippe et Mila Lobstein

vous êtes bien sages !

D'autres histoires ont suivi, que nous vous raconterons peut-être un jour, si n'était pas pour plaisanter...

l'envoyant dans cette classe terrible ! Et ce remerciait du cadeau qu'on lui avait fait en

C'était le jeune homme, qui écrivait pour

voici qu'une lettre arriva à l'inspecteur.

guillèrer, et il ma regardée en face. » Et

est arrivé au bureau, tout souriant, tout

ne le reconnaît plus. » Et la secrétaire :

« Qu'est-il donc arrivé au

l'inspecteur, une directrice d'école aborda

vacances d'être s'écouleront. À la rentrée de

Ceci se passait au mois de juin. Les

voulons tous signer. »

nous sommes tous responsables, nous

« Non, non, avaient dit ses camarades,

revenir la responsabilité du chat,

autres, celle du meneur qui avait voulu

lants, mais, plus grosse que toutes les

Suivaient toutes les signatures des en-

Vous nous avez quand même appris

beaucoup de choses et nous vous en

remercions. Il ne nous reste plus qu'à

espérer qu'en recevant cette lettre, vous

nous ayez pardonnés. »



Flora et Fernando Freddi

ves, cela demande de la méthode, de la précision, soit exactement le contraire de ce que je voyais chez ma femme... C'est sans doute là aussi un des miracles de Caux.

Flora : Pensez-vous, il me connaissait depuis près de 45 ans ! Quant à moi, mon plus grand regret est de ne pas connaître les langues.

– Il paraît pourtant que lorsque vous manipulez des articles de journaux et des documents dans toutes sortes de langues, vous avez un véritable flair pour tomber sur les textes qui doivent être conservés. Et comment ces 45 années se sont-elles passées ?

Flora : Nous n'avons pas eu la vie facile, ce qui n'est pas étonnant étant donné les événements des dernières décennies. Pendant la guerre, nous avons perdu tout ce que nous avions à trois reprises en l'espace de trois ans : une fois à Tarvis, une fois à Fiume, une fois à Brescia.

Fernando : Mon métier m'obligeait à de fréquents déplacements. Après 1949, nous avons pu enfin passer sept années consécutives au même endroit : Modane, ou plutôt Bardonnèche qui est la dernière ville italienne avant l'entrée du tunnel. Un jour, je suis allé voir le curé de la paroisse dans l'idée de me confesser. Il m'a enrôlé dans l'action catholique dont je suis devenu le président. Muté aux douanes de Florence en 1956, j'ai poursuivi ces activités extra-professionnelles en faisant partie du conseil diocésain de l'Action catholique. Cela impliquait des tournées de conférences dans les villages et je

rentrais souvent aux petites heures du matin. C'est alors que j'ai fréquenté étroitement le député Vedovato et j'ai été heureux de revoir son nom sur la plaque d'inauguration de l'Assemblée européenne de Strasbourg dont il a été le premier président. J'ai même été encouragé à me lancer dans la politique, mais ce fut une histoire sans lendemain.

– Mais pas forcément sans intérêt. Qu'en avez-vous retiré ?

Fernando : Une chose très claire : que je n'étais pas fait pour la politique. Après deux ans, j'ai démissionné de ma charge de conseiller communal d'une ville de la banlieue de Florence. La démocratie-chrétienne, dont je faisais partie, était minoritaire. A la deuxième séance, un porte-parole de l'administration communale proposa l'abolition du poste de sage-femme qui avait été maintenu jusque-là par égard pour la titulaire. Or, celle-ci était décédée et les femmes n'accouchaient plus à la maison. Le chef de notre groupe passa le mot d'ordre : « Nous votons contre. – Comment ? – Par principe. » Ce fut pour moi le commencement de la fin.

– Cela ne vous a pourtant pas ôté tout lien avec la politique.

Flora : Moi, j'aimerais secouer les politiciens et les rendre réellement responsables.

– Vous avez fait une tentative dans ce sens ?

Fernando : Nous sommes allés deux fois à Strasbourg et nous avons pris contact avec les députés italiens de tous les partis.

Nous sommes maintenant en relation suivie avec plusieurs d'entre eux. Nous participons à la préparation de la rencontre sur la destinée de l'Europe qui aura lieu à Caux en juillet prochain.

– Vous avez une autre passion, c'est celle des livres.

Fernando : C'est vrai. Chez nous il y a des livres partout, même dans ma salle de bains et nous venons de les déménager tous à Florence où nous allons habiter désormais.

Flora : Nous avons même envisagé à un certain moment d'ouvrir une librairie. Un de nos fils travaille pour une grande maison d'édition.

Fernando : Nous avons renoncé, parce que nous ne voulions pas vendre de tout, sans pouvoir choisir. J'aime les livres philosophiques, théologiques, ceux qui apportent quelque vérité et j'aimerais offrir aux autres des livres qui promettent des découvertes. Dans la librairie de Caux, nous ne sommes pas motivés par un amour des livres, mais par une raison valable de vivre que nous voulons transmettre plus loin.

– Et, personnellement, cela vous a-t-il permis aussi des découvertes ?

Flora : Cela m'a sortie de moi-même. J'étais introvertie, sans pouvoir communiquer avec les autres.

Fernando : Je dirai que je me sens rasséréiné.

Flora : Il parle moins ! Et il exprime ses idées avec moins de facilité.

– Tiens ! Est-ce un bien ?

Fernando : C'est un approfondissement. J'ai limité la liturgie des paroles, cette habitude si courante de parler pour parler. J'ai appris une autre chose qui est liée à celle-ci : il est inutile de s'évertuer à planter des pommes de terre sur un glacier. En d'autres termes, cela ne sert à rien de vouloir convaincre quelqu'un par des paroles. Cela ne signifie nullement qu'il faille rompre avec cette personne, mais il y a en chacun un certain type d'humus et il faut savoir y planter la graine qui convient et qui pourra y germer et grandir.

– Pour conclure ?

Fernando : A Caux et dans l'ambiance du Réarmement moral que nous avons aussi connue à Paris, à Orléans et ailleurs, nous nous sentons à notre aise comme si nous y étions nés, comme si c'était celle de nos aïeux. A notre aise, intimement.

**Propos recueillis
par Charles Piguet**



Notre passion des voyages nous a donné celle de la flotte.

Notre flotte, c'est notre bien le plus précieux. C'est notre fierté. C'est d'elle que dépend efficacité et succès. Et quelle que soit l'importance des investissements en jeu, Swissair n'a jamais changé de cap: avoir en tout temps une flotte composée des meilleurs avions du monde.

Aujourd'hui, les quelque 50 appareils qui la composent proviennent des meilleurs ateliers d'aéronautique. Deux nouvelles unités dès ce printemps: le Boeing 747-357 à pont supérieur allongé qui sera affecté au trafic transatlantique, et l'Airbus A-310-220 pour nos destinations européennes.

Et accueillir à bord des passagers qui partagent notre double passion nous fait doublement plaisir.

swissair 